

Dominique Rousserie

Les versets botaniques

« Quelques plantes, cependant, avaient des effets incompréhensibles et transportaient l'esprit humain vers des sphères immatérielles, royaumes du merveilleux : ce sont les hallucinogènes. Dès les premiers stades de leur développement, les hommes ont ressenti le besoin d'expliquer les phénomènes naturels, mais comment comprendre les effets étonnants de ces plantes psychotropes qui leur ouvraient la porte du monde des esprits »⁷ Elles étaient sans aucun doute habitées par des puissances surnaturelles ; certaines furent même considérées comme des dieux. L'étroite relation entre l'être humain et le monde végétal se perçoit aisément, mais la production de substances affectant aussi profondément l'âme et l'esprit est difficile à saisir. (...) Les végétaux qui modifient les fonctions normales de l'esprit et du corps sont sacrés pour les sociétés non industrialisées, et les hallucinogènes ont toujours été par excellence les plantes des dieux. »

Les plantes des dieux, Richard Evans Schultes, Albert Hofmann

Depuis la plus obscure nuit des temps, les hommes, presque partout sur la planète (les exceptions sont rarissimes) ont utilisé des substances végétales qui modifiaient plus ou moins profondément leur état de conscience et les plongeaient un certain temps dans les visions et sensations du domaine des esprits. L'Asie du nord et l'Inde védique ont connu l'amanite tue-mouches, champignon rouge et blanc vedette des dessins dans les livres pour enfants. L'Extrême-Orient a depuis longtemps apprécié l'âcre saveur et les suaves voluptés du pavot, également connu des Grecs depuis la plus haute antiquité. Au Moyen-Orient, du Maghreb à l'Inde, c'étaient surtout les délices du chanvre qui étaient appréciés, sans oublier parfois celles de la superbe et dangereuse datura. En Europe ancienne, les sorcières du Moyen Age faisaient grand usage, pour leurs sabbats, de complexes onguents à base de jusquiame, de belladone et surtout de la très magique mandragore qui poussait sous les gibets, née de l'ultime éjaculation des pendus. L'Afrique centrale, principalement le Congo et le Gabon, utilise, pour des cérémonies secrètes, la puissante racine de l'iboga, qui permet d'entrer en contact avec les esprits des morts. Mais c'est sans conteste en Amérique tropicale et équatoriale que l'on rencontre la plus grande variété et l'usage le plus courant de plantes psychotropes. Cactus Peyotl des indiens Navajos, Huicholes et Tarahumaras, cactus cierge San Pedro des régions andines, champignons psilocybes des anciens Mayas et des actuels Mazateques, surtout renommés par l'entremise de la grande chamane Maria Sabina. Il va sans dire que la grande sylve amazonienne, connue pour son exceptionnelle biodiversité recèle une variété considérable de plantes magiques. La plus connue d'entre elles est sans doute l'Ayahuasca, dont le nom quechua signifie liane des morts ou liane des esprits. Les (chamans péruviens et colombiens en font grand usage, en de longues cérémonies, pour entrer en contact avec les entités de la forêt et ainsi pouvoir soigner, entrevoir l'avenir, préparer une expédition de chasse ou de guerre. Ce tour du monde est rapide et cet inventaire loin d'être exhaustif. On estime à plus de cinq cents le nombre de plantes psychédéliques sur la planète et il n'est pas dit que certaines ne soient encore à découvrir.

C'est ici, très exactement entre botanique et ethnologie, que se situe le travail le plus récent de Dominique Rousserie. Ses grandes toiles se présentent comme les planches illustrées d'une encyclopédie universelle des plantes merveilleuses. Mais il semble s'agir moins ici d'une célébration que d'un questionnement, comme si, inlassablement interrogeant la morphologie presque toujours fascinante de ces plantes, il attendait de cette dernière qu'elle livre les mystères de leur fonctionnement... A défaut d'avoir l'incroyable prétention de pouvoir

peindre les sublimes visions qu'engendre leur consommation, il peint ces plantes dans leur nudité simple et sacrée. Il s'agit, par leur forme, de faire ressentir leur puissance. Présentées comme elles le sont ici, centrées, dans le vide monochrome qui les environne et fonctionne comme un ostensor, la racine de mandragore ou capsule de pavot sont nécessairement perçues comme des présences sacrées, c'est-à-dire, au sens étymologique du terme, séparées, à part. Ainsi conservent-elles intacte et forte leur part d'énigme. Le mot chien ne mord pas et la peinture d'une feuille de cannabis ne provoque nul délire. Mais certainement peut engendrer une méditation-contemplation susceptible d'entraîner aussi loin, par d'autres voies, que ne le ferait sa consommation. Par là Rousserie nous fait bien comprendre que l'art aussi, l'art surtout, est d'une nature foncièrement psychotrope.

Il faut bien savoir que dans le cadre de toutes les sociétés traditionnelles, la récolte, la préparation et la consommation de ces plantes sont entourées d'un grand respect et font l'objet de rites précis et contraignants auxquels on ne saurait déroger sous peine de graves désagréments. (Contrairement à ce qui se passe dans nos sociétés occidentales où leur usage reste récréatif, profane et négligent).

On parle à la plante, on s'excuse de la cueillir, on lui adresse des prières, des cantiques, on lui dit ce qu'on attend d'elle, on l'en remercie à l'avance.

On ressent bien cette dimension de respect dans la peinture de Rousserie, cette intention de mettre la plante à la fois en valeur et à distance, de la présenter comme un objet singulier et rare, avec lequel on ne peut entretenir que des relations prudentes.

On n'est moins ici en face à des images qu'à de véritables portraits de plantes. Comme le bon portraitiste interroge du bout de son pinceau la psychologie de son modèle, Rousserie cherche à atteindre l'âme de la plante, sa personnalité profonde. Ses peintures ne sont pas seulement les planches scientifiques d'un herbier, elles sont des psaumes, des versets botaniques, des litanies humblement et inlassablement adressés aux plantes.

Notons ici au passage, qu'il ne s'intéresse pas exclusivement aux plantes psychotropes. Il fait en effet une exception pour l'orchidée, dont il interroge passionnément la sensualité vivace, l'obscurité vulvaire de ses pétales. Comme si l'orchidée, n'étant pas hallucinatoire, était en elle-même sublime hallucination.

Lors d'une cérémonie d'ayahuasca, en Amazonie péruvienne, il y a deux ans, j'ai pu prendre le pouls des arbres, j'ai entendu chanter les herbes et les fleurs. Elles disaient leurs pouvoirs, racontaient leurs propriétés médicinales ou autres. J'étais en intimité on ne peut plus étroite avec tout ce qui relevait de l'ordre naturel du monde. Il me paraît que c'est une semblable, profonde, intimité que Rousserie cherche à atteindre. Et il ne m'étonnerait guère que, si l'on est suffisamment ouvert et attentif, on puisse entendre chanter les plantes de ses tableaux.

Un peu plus d'un an après moi, Dominique s'est rendu lui aussi non loin d'Iquitos, au lieu-dit Sachamama. En langue quéchua, Sachamama signifie *mère de la forêt* et désigne un immense serpent, probablement mythique, sur le dos duquel pousseraient toutes les plantes médicinales et magiques. Le lieu nommé Sachamama est un endroit, en pleine forêt, où quelques chamans cultivent des plantes, soignent des malades et initient les voyageurs de passage aux plaisirs ou terreurs de l'ayahuasca. Dominique a donc connu, dans un confort très sommaire, la compagnie des moustiques et les joies des diètes préliminaires au cours desquelles, deux jours avant les cérémonies, il n'était pas question de manger autre chose qu'un peu de riz sans sel. Environ deux fois par semaine, les mardi et vendredi, peu après la tombée de la nuit avaient lieu les cérémonies. Il fallait boire l'infecte breuvage brunâtre.

« Puis les bougies sont éteintes, et chacun se retrouve seul, sans presque voir les autres, aux aguets de ses mouvements internes, ceux du ventre comme ceux de l'esprit, dans l'attente plus ou moins inquiète, selon l'expérience qu'il en a, de ce qu'il va advenir de ses perceptions, de ses pensées, de son mental, de ses émotions, de lui, de tout son être. Cette

vigilance aux effets de l'ayahuasca va bientôt grandement s'accroître, deviendra même le premier d'entre eux à se manifester. Fixement on regarde la forêt, le pan de forêt que l'on a devant soi, l'entrelacs serré des silhouettes noires sur le dense bleu de la nuit, la calligraphie des lianes, leurs pleins sombres et leurs clairs déliés, des courbes frêles, frémissantes, foisonnantes. Tout ceci bientôt, sous l'effet de la seule fixité du regard, se fige en vitraux crépusculaires, ou forme une muraille ponctuée d'émaux luisants et sombres. On écoute la sylve, parfois n'en recevant que la confuse rumeur générale, tantôt en en distinguant avec précision chacune des clameurs et stridulantes mélodées, chaque cri d'appel, de menace ou de détresse. Après un temps où ils ont laissé la forêt chanter seule sa chaotique partition, les chamans entrent en jeu. Ce soir, ça commence par les très faibles vibrations, inaudibles presque dans la stridence ambiante, d'un arc de bouche, une sorte de guimbarde légèrement bourdonnante. Bien que si ténues, mais peut-être parce que si ténues, ces résonances au rythme sommaire ont cependant vite fait d'imposer leur lancinance au brouhaha sauvage qui bientôt ne s'entendra même plus, à moins que l'on y porte exprès son attention. Leur succèdent insensiblement, eux aussi d'une énergie inversement proportionnelle à celle de leur niveau sonore, des séries de petits sifflements, sifflotements plutôt, saccadés, précis, brefs, incisifs et impératifs, destinés, ça se devine avec évidence, à chasser d'ici les derniers mauvais esprits, ceux qui se seraient avérés résistants aux fumigations du tout début... Bientôt, avec le même rythme simple et le même dessein apotropaïque, les hochets de feuilles sèches, les chacapas, entrent dans la danse, dans la cadence, avec tous leurs feulements, furtifs bruissements, halètements ou ritournelles hypnotiques. »

Incursions, Cérémonie d'Ayahuasca, Gérard Barrière, Iquitos 1998

Les effets en sont puissants et rapides. Physiologiques tout d'abord, vomissements et diarrhées. Psychologiques ensuite. Parfois terribles : on peut se sentir mourir, ingéré par d'immenses serpents aux anneaux d'or. Parfois sublimes, on est envahi de paix lumineuse, de mondes resplendissants, d'une véritable féerie végétale et animale. Tout parle, dans la forêt environnante, tout prend sens et présence, du plus modeste lichen luminescent à la petite luciole qui vient traverser le champ de vision. Les plantes nous parlent d'elles-mêmes, les arbres chantent. Les rayons de lune sur les feuilles et les lianes composent de sublimes vitraux mouvants. On devient tout simplement panthéiste, convaincu que la moindre feuille ou fleur recèle des centaines d'esprits qui ne demandent qu'à faire notre connaissance, d'entités plus ou moins amicales qu'il faut savoir amadouer. On comprend donc que Rousserie soit revenu bouleversé de son séjour péruvien, obsédé par ces plantes qui lui avaient procuré de si fortes secousses.

Dès lors, succédant à l'alchimie classique, donc minérale, de ses précédents travaux, il s'est attaché à méditer sur une alchimie végétale et vivante, peut-être infiniment plus riche et complexe. Il ne s'agit plus ici de transformer du plomb en or mais des molécules en perceptions extra-sensorielles et en états de conscience modifiés. En Amazonie, les chamans se font appeler *curanderos* (guérisseurs) ou *vegetalistas*. Il semblerait bien que Rousserie soit en train de devenir lui-même un végétaliste, acharné à comprendre et célébrer les merveilleux pouvoirs des plantes de dieux.